
XYZ. La revue de la nouvelle

L'homme à deux têtes

Raymond Plante



Number 16, November–Winter 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3124ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Plante, R. (1988). L'homme à deux têtes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (16), 69–79.

L'homme à deux têtes

Raymond Plante

Il avait d'abord allumé la télévision qui ne donnait rien d'intéressant à part ce vieux film. Il le connaissait par cœur pour l'avoir revu cent fois, en pièces détachées, alors qu'il passait ainsi au milieu de l'après-midi. Pour s'amuser, il avait voulu prononcer les répliques avant que les acteurs ne les disent. Le manège l'avait bientôt ennuyé et il avait éteint le poste. Vraiment, la télévision de l'après-midi ne lui apprenait plus rien. Il la laissait parfois fonctionner seulement pour que ses voix emplissent la pièce.

Il ne s'était jamais habitué à être seul. Ce n'était pourtant pas par manque d'occasions. Enfant, il se disait souvent malade. Il s'inventait les pires fièvres pour ne pas aller à l'école. Sa mère affirmait qu'il n'était pas comme les autres, ce qui était un peu vrai, et le gardait à la maison. Mais elle devait travailler et, après l'avoir installé soigneusement dans sa chambre, elle le laissait seul. Alors il renouait avec la peur. En plein cœur de l'après-midi, il avait peur. Chaque bruit, qu'il vienne de la rue ou d'un voisin, qu'il soit un pleur d'enfant ou un craquement du plancher, lui semblait l'œuvre d'un mauvais génie, d'une sorcière ou plus simplement d'un cambrioleur.

Son adolescence avait été pareille. D'une fièvre à l'autre, il retrouvait ses peurs. Elles le troublaient toujours et l'attiraient terriblement. Il s'installait à la fenêtre, derrière les rideaux de tulle, assuré de ne pas être vu. Il regardait la rue. Quand il en avait assez, il attrapait le téléphone et commandait une pizza ou un poulet barbecue en donnant l'adresse des gens d'en face. Il ne riait même pas quand le livreur s'amenait, sonnait à la porte et devait s'en retourner en sacrant, son colis au bout du poing. À cause de lui, quelqu'un s'était déplacé. Il avait cru en ressentir une certaine joie. Il n'en était rien.

Maintenant il approchait la trentaine. Il n'avait plus besoin de ses fièvres pour retrouver ses après-midi solitaires. Il ne travaillait qu'en soirée, à l'abri de tous, dans la cabine de projection du plus petit cinéma de l'est de Montréal.

Comme il le faisait depuis quelques mois, il prit le téléphone et composa un numéro au hasard. C'était sa manière de tuer l'après-midi. Il jouait de l'appel anonyme. Il n'obtenait que de piètres résultats. Souvent, une voix automatique lui apprenait qu'il n'y avait pas de service au numéro

qu'il avait composé ou bien la sonnerie se perdait pendant de longues minutes dans une maison vide qu'il n'arrivait pas à imaginer. D'autres fois, son interlocuteur raccrochait aussitôt qu'il prononçait sa première phrase. Ce jour-là, l'inconnue qui décrocha avait une voix riieuse et ne semblait nullement impressionnée par la voix rauque qu'il utilisa pour lui demander :

- Est-ce que vous avez deux bras ?
- Oui, j'ai deux bras.
- Est-ce que vous avez deux jambes ?
- Oui, oui, j'ai deux jambes.
- Est-ce que vous avez un corps ?
- Oui, j'ai un corps.

Habituellement, il n'atteignait jamais cette troisième question. Il poursuivit néanmoins de sa voix pathétique :

— Tant mieux ! Comme ça, au moins, nous nous ressemblons un peu.

La fille ne semblait pas décontenancée.

- Qu'est-ce que vous voulez dire ?
- J'ai un corps, moi aussi.
- Ah oui ?

— Oui, j'ai un corps, mais je n'ai pas deux bras. Je n'en ai qu'un. J'ai seulement une jambe aussi.

Il avait l'impression de manquer de souffle, il pouvait presque voir sa voix s'en aller devant lui en titubant. Jamais il ne s'était rendu aussi loin et, pendant un moment, il se surprit à espérer le déclic habituel de la communication coupée. Au lieu de cela, il entendit la fille lui demander avec toujours du rire dans la voix :

— Il vous est arrivé un accident ?

— Pas un, plusieurs ! répondit-il. Au fond, voyez-vous, j'ai toujours vécu d'accident en accident. Mais j'ai conservé mon corps intact. Ça me console.

— Vous devez bien avoir une compensation. On dit que les gens qui ont perdu un membre deviennent doublement forts de l'autre. C'est votre cas, non ?

— Ce n'est pas mon cas. Mais, vous avez raison, la nature m'a fourni une certaine compensation. Je ne suis pas équilibré pour autant. J'ai... j'ai deux têtes.

Sa voix était de moins en moins rauque. Celle de la fille riait toujours. Elle restait curieuse.

— C'est la première fois que je parle à quelqu'un qui a deux têtes. Je peux vous poser une question ?

— Je suis là pour ça.

— Vos deux têtes, est-ce qu'elles sont l'une à côté de l'autre ou l'une au-dessus de l'autre ?

Il n'hésita pas une seconde :

— Vous n'y êtes pas du tout. Elles sont l'une derrière l'autre.

La fille se mit à rire.

— C'est fantastique ! Comme ça, vous pouvez aussi bien avancer que reculer. Et puis, c'est le cas de le dire, vous devez avoir du front tout le tour de la tête.

Soudainement il se sentit triste. Elle ne s'apitoyait pas sur son sort. Elle riait. Il emprunta une voix blessée.

— Ce n'est pas fantastique ! Il faudrait que vous me voyiez. Mes deux têtes sont bien l'une derrière l'autre, mais elles regardent... du moins elles tentent de regarder toutes les deux dans la même direction.

— Je ne vous comprends pas.

— Il faut les voir !

Il était excité, il tenait à peine sur sa chaise et se moquait éperdument de la rue qui, devant lui, vivait le train-train qu'il connaissait trop.

— Vous me donnez votre adresse et je passe chez vous.

Elle ne dit ni oui ni non. Elle se contenta de rire encore.

— Pour le moment, je préfère vous imaginer. Expliquez-moi comment vos têtes sont placées.

— Elles sont l'une derrière l'autre et regardent toutes les deux vers l'avant. Les gens qui sont devant moi n'en voient toujours qu'une seule, vous comprenez ?

— Autrement dit, votre deuxième tête a toujours la vue obstruée par la première. Elle ne doit pas être très heureuse.

— C'est une tête frustrée. Quand j'étais jeune, elle endurait. Elle ne disait jamais rien. Elle passait même inaperçue. Personne ne se doutait que j'avais deux têtes. Même moi, la plupart du temps, je l'oubliais. Mais, peu à peu, en vieillissant, elle a pris du poil de la bête. Justement, elle est très poilue. Je ne la rase jamais. Même si je voulais la raser, je sais qu'elle refuserait. De toute façon, elle ne s'est jamais vue, l'autre l'en a toujours empêché. Le pire, c'est qu'elle est devenue jalouse, envieuse. Une tête ne peut pas vivre éternellement cachée. Alors elle se tord le cou, elle fait ce qu'elle peut. Ma première tête, elle, il faut que je le dise, c'est une égoïste. Dès qu'elle sent l'autre bouger, elle se place devant. C'est difficile de vivre ainsi. Je suis déchiré. Surtout que mes têtes ne se parlent jamais. Je dirais même, passez-moi l'expression, qu'elles se font la tête.

Le jeu de mot était facile. La fille rit quand même. Lui, sur ses gardes, se demanda si cela était bon signe. Il chercha à déceler une certaine moquerie dans sa voix quand elle reprit :

— Vous allez me trouver curieuse. J'aimerais savoir avec laquelle de vos deux têtes je converse actuellement.

— Ni l'une ni l'autre, répondit-il au bout d'un court moment de silence. Je vous parle... (et sa voix redevint rauque et malhabile) je vous parle avec mon cœur.

Il eut le sentiment précis qu'elle souriait à l'autre bout de la ville. Comme il avait plongé, il ne fut pas étonné qu'elle prenne une voix douce, presque d'ailleurs.

— Pauvre petit cœur !

— Je suis un cœur tiraillé, madame. C'est pour ça que j'aimerais vous rencontrer. Vous pourriez mettre de l'ordre dans... dans mon cœur... ou bien trouver un terrain d'entente pour mes têtes.

Il avait dit cela rapidement, comme si les mots déboulaient sur sa langue. Maintenant, il attendait. Il l'attendait, elle qui semblait calme, passive.

— Je vous l'ai dit tout à l'heure. C'est vous qui m'avez appelée. Vous devez connaître mon numéro de téléphone, mon adresse.

— Non, j'ai composé des chiffres au hasard.

— Ça va vous revenir... Parlez-moi de vos têtes.

Il décida donc de se cramponner à ses têtes comme si elles étaient deux bouées de secours.

— Elles me causent des soucis, mes têtes. En plus d'être égoïste, la première est gourmande. Elle veut tout voir et elle voit tout, tout et tout.

Elle ne manque rien. La nuit, par exemple, c'est à peine si elle ferme un œil. Elle regarde, regarde. Et surtout, elle veille, oui, elle veille à ce que l'autre ne voie rien. Et puis elle m'entraîne partout où il y a un spectacle: dans la rue, devant les vitrines, dans les boîtes de nuit, au Forum, partout. Et moi, je bats la mesure, je n'arrête jamais. Je suis un cœur courageux, vous savez. Je ne cesse pas de battre, de me débattre. Mais ma première tête, elle est docile aussi. Elle a beau être égoïste, gourmande et tout, cela ne l'empêche pas d'être docile. Elle se laisse raser, elle veut être belle. Et puis, une fois dans la rue, c'est comme si un feu d'artifice venait lui péter dans les yeux. Elle devient folle. Vous savez ce qu'elle fait ?

— Je sais, répondit-elle sans même prendre la peine d'hésiter. Elle déshabille les femmes.

— Comment l'avez-vous deviné ?

— J'ai déjà rencontré des centaines de têtes comme elle.

— Dans la rue, vous sentez qu'on vous déshabille ?

— Souvent.

— Vous devez être belle.

— Non, je ne suis pas belle, mais j'ai un beau corps, je crois.

Il décida que le moment n'était pas encore propice pour lui redemander son numéro de téléphone. Il poursuivit donc. Il aimait ce qu'elle disait.

— Ma tête déshabille toutes les femmes qu'elle rencontre. Et puis elle leur tape des clins d'œil aussi. Je deviens fou, moi.

— Elle doit être séduisante. Je suppose qu'elle invite les femmes à monter chez vous.

— Plus maintenant... Elles ont toujours refusé.

— Si votre tête est séduisante, elles n'auraient pas dû. Mais c'est peut-être la faute de votre deuxième tête qui...

Il ne la laissa pas terminer. Sa voix devint sèche et raide, il en fut lui-même surpris.

— Ma deuxième tête ne se mêle pas de ça. Dans ces occasions-là, elle souffre en silence. Même qu'elle se cache, elle disparaît complètement. Non, si les femmes refusent de monter chez moi, c'est à cause de mon bras et de ma jambe. Elles s'imaginent que je suis impuissant, que je suis incapable d'accomplir les gestes qu'il faut. Mais elles se trompent.

Pendant un instant, il eut l'impression qu'elle n'était plus là. Il prêta une oreille attentive et, quand il entendit son souffle, il reprit :

— Ce n'est pas tout. Si ma tête numéro un ne veut rien manquer des spectacles du monde, l'autre qui ne peut rien voir a trouvé un moyen efficace pour l'embêter. Elle lit.

— Elle lit? s'étonna-t-elle comme si elle émergeait d'un léger sommeil. Elle lit des livres, des romans, des journaux?

Il lui sembla qu'elle reprenait de l'intérêt pour son histoire. Il se rengorgea.

— Non. Elle laisse ces petits travaux-là à ma première tête. Elle, elle se contente de lire les pensées. C'est une habitude qu'elle a prise quand j'étais adolescent. Au début, elle a trouvé cela difficile mais, peu à peu, elle a développé des moyens. Au bout de deux années, elle savait absolument tout ce que l'autre pouvait penser. Ma première tête ne pouvait même plus avoir une petite pensée intime que sa jumelle en était aussitôt informée.

Il eût pu jurer que, depuis quelques minutes, la fille s'était installée plus confortablement pour poursuivre la conversation. Elle était peut-être étendue sur son lit ou mollement écrasée dans un sofa. Chose certaine, elle fumait. Il sentit qu'elle expira rapidement de la fumée tout en lui demandant :

— Votre première tête a dû se défendre. Qu'est-ce qu'elle a fait?

— Elle s'est débattue. Elle a échafaudé des plans. Mais comme l'autre voyait tout ce qu'elle mijotait, ses moindres désirs de vengeance avortaient. Alors ma première tête, ma belle tête docile, a choisi la seule solution possible. Une solution de faiblesse, j'en conviens. Elle a décidé de ne plus penser.

Il entendit qu'elle soupirait et lui demanda s'il l'ennuyait. Elle ne lui répondit pas et enchaîna avec une nouvelle question. C'était là une preuve évidente d'intérêt. Il aurait cependant préféré qu'elle lui en témoigne plus clairement.

— Est-ce que votre première tête avait peur que l'autre répète tout ce qu'elle pensait?

— Non. Ma deuxième tête ne parle pas. Elle se contente d'être là. C'est tout. Je vous l'ai dit: ma première tête est égoïste. Elle n'a pas voulu partager ses pensées. Elle a préféré ne plus penser du tout. Cela ne l'empêche pas de regarder. Oh! Elle a de bons yeux! Elle voit tout mais elle ne pense rien. Elle est vide de toute image, elle ne transforme rien. Elle ne pense plus.

— Votre deuxième tête doit s'ennuyer terriblement. Si l'autre ne pense plus, elle n'a plus rien à lire.

Il ricana gauchement. Il était content d'avoir trouvé une réponse à cette question avant même que la fille ne la pose.

— Elle n'a plus rien à lire, mais elle n'est pas vide pour autant. Au contraire, depuis quelque temps, j'ai l'impression qu'elle déborde, qu'elle va éclater. Parce que, si elle ne voit rien, elle imagine. Elle imagine un monde beaucoup plus grand, beaucoup plus solide que le monde réel. Elle se crée des images, vous comprenez. Actuellement, par exemple, je l'entends vous imaginer. Je sens bien qu'elle vous imagine parce que moi, le bon cœur, je bats plus vite. Tenez, elle me chuchote que vous habitez un petit appartement au septième étage d'un gros building de la rue... attendez! de la rue... Vous devriez l'aider un peu.

— Vous devriez vous fier au hasard.

La phrase tomba froidement. Il se mit à crier. Il ne voulait pas la perdre ainsi. Il s'était maintenant trop avancé.

— Je sais. Même si vous m'écoutez depuis un quart d'heure, même si vous ne m'avez pas encore fermé la ligne au nez, vous ne voudrez jamais me voir. À cause de mon bras et de ma jambe, c'est ça?

Il perçut le son du briquet. Elle prenait le temps de s'allumer une autre cigarette.

— Ce sont vos têtes qui me font peur.

Il devint suppliant.

— La deuxième ne paraît pas. Devant les femmes surtout, elle devient invisible. Elle se cache.

— Elle devrait plutôt se montrer. C'est elle qui me semble la plus intéressante.

Dehors, l'après-midi tombait lentement. Les écoliers revenaient de la classe. Bientôt, ce serait le tour des travailleurs fatigués. Il était déconcerté, un peu étourdi. Il aurait aimé boire quelque chose, une longue gorgée de bière ou un verre d'eau glacée, mais il n'aurait jamais osé abandonner ce téléphone, malgré son oreille engourdie et son esprit confondu. Il ressortit sa voix rouillée, celle qui se voulait mystérieuse.

— Ma deuxième tête! Je vais vous révéler un grand secret à son sujet. Un jour, il n'y a pas tellement longtemps, le mois dernier je crois, elle a décidé de se révolter. Elle voulait voir le monde à son tour. Elle était curieuse de le comparer à celui qu'elle imagine. Vous savez ce qu'elle a fait? Elle s'est mise à creuser deux petits trous dans la tête qui lui bouche la vue.

— C'était douloureux ?

— Un peu au début, mais on finit par s'habituer. Une fois que l'os du crâne est percé, on ne sent plus rien. Elle a donc creusé et creusé. Ses deux petits trous avançaient lentement, péniblement. Ce n'est pas facile, vous savez, de creuser une tête. Un jour, elle s'est aperçu que son ouvrage lui prendrait trop de temps, qu'elle n'en viendrait jamais à bout. Elle savait que ça prendrait toute ma vie. Alors elle a décidé d'agir autrement. Elle a cru bon de siphonner le contenu de son ennemie de façon à la faire disparaître peu à peu. C'est ce qu'elle fait en ce moment. Elle se nourrit de vide, il faut bien le dire, mais ça ne la dérange pas. Elle s'y attendait. C'est ainsi que ma première tête, ma tête docile, se dégonfle. Elle fond. Elle est mangée de l'intérieur.

— Elle ne doit plus être bien belle à voir.

— Là n'est pas la question. Elle ne se ratatine pas comme les têtes des vieux, elle disparaît uniformément. Le problème, c'est que plus elle rapetisse, plus l'autre apparaît. Elle n'est pas très belle, ma deuxième tête. Je vous l'ai déjà dit, je crois.

Elle ne répondit pas. Il poursuivit doucement.

— Elle n'est pas très belle et, comme elle ne voit pas encore le monde, je ne peux pas deviner la réaction qu'elle aura quand elle se trouvera face à lui. Je ne peux vraiment pas dire si le monde tel qu'il est voudra l'appivoiser. Si elle reste sauvage, je sens que je n'aurai pas toujours la vie rose.

— Parce que vous êtes un grand cœur qui a du chagrin à cause de la guerre de ses deux têtes...

Il confondait les choses. Il ne savait plus si elle était aussi chaleureuse que sa voix voulait le laisser croire ou si, bonne comédienne, elle n'attendait qu'un moment propice pour se moquer de lui et le blesser vraiment.

— Vous me comprenez bien. Il me semble, murmura-t-il, que si nous nous rencontrions...

— Tout ne serait plus pareil.

— Pourtant... on pourrait se donner rendez-vous... dans quelques jours, par exemple. Vous seriez surprise de me voir. Dans quelques jours, je suis certain que toute cette guerre sera finie. Ma belle tête docile sera disparue. Il ne me restera plus que l'autre, moins belle, mais pleine. Je pourrai certainement l'arranger un peu. Une fois qu'elle sera seule, elle comprendra le bon sens.

— Mais vous n'avez toujours qu'une jambe et un bras.

Elle avait la voix calme, implacable. Il aurait pu croire qu'il avait changé d'interlocutrice au cours de l'entretien. Elle n'avait plus les élans des filles qui, prêtes à rire pour rien, s'amuse. Il soupira.

— Si ce n'est que ça! Je me proposais de vous faire une surprise. Mais, puisque vous êtes curieuse, je vous le dis: si nous nous rencontrons, j'aurai deux jambes et deux bras.

— Comment pouvez-vous l'affirmer?

— C'est simple. Au fur et à mesure que ma deuxième tête prend la place de l'autre, mon bras et ma jambe poussent. Oui, mon bras est en train de se former un coude. De jour en jour, il se réalise. J'aurai bientôt une nouvelle main. Ma jambe se fabrique un genou. Elle est déjà vigoureuse.

En voulant rigoler, il bredouillait. Tout cela était tellement faux. Il voulut se reprendre. Il chercha sa voix plus grave.

— Sérieusement, si on se rencontre, vous ferez face à un homme normal et bien fait.

Sa phrase resta suspendue dans l'appareil pendant un long moment. Il crut entendre de l'écho dans l'écouteur. Il était perdu dans une histoire où les arbres pouvaient cacher des sorcières aux éclats de rire mauvais.

— Êtes-vous toujours là?

Le silence l'énervait.

— M'entendez-vous?

— Je vous écoute toujours.

— J'aimerais vous connaître.

Il avait chaud. Il suait abondamment. Il tremblait aussi. Les mots sortaient difficilement de sa gorge comme dans ces cauchemars où, la voix morte, on ne peut pas crier au secours.

— Donnez-moi votre numéro de téléphone. Je ne peux plus compter sur le hasard.

— Vous seriez déçu.

— Mais non! Non! Je sens que...

Il criait. Elle lui répondit d'une voix presque éteinte, une voix pleine de complicité. Elle lui murmura des phrases qu'il avait inventées, qu'il connaissait trop.

- Avez-vous deux jambes?
- Presque. J'aurai deux jambes dans peu de temps.
C'est lui maintenant qui empruntait la voix rieuse.
- Avez-vous deux bras?
- Oui, mais pas tout à fait encore...
- Avez-vous un cœur?
- Oui, vous le savez, j'ai un cœur. Un seul et unique cœur!
- Vous êtes chanceux.
- Qu'est-ce que vous voulez dire?
- Moi, je n'ai pas de cœur.
- Pas de cœur?
- Je suis une sans-cœur.
- Je pensais qu'on ne pouvait pas vivre sans cœur.

Elle rit.

- Un homme comme vous, un homme à deux têtes. Soyez sérieux.
- Je vous le jure. J'ai toujours cru que le cœur, c'était...
- ... Comme la tête.
- C'est ça, souffla-t-il. Quelque chose de...
- Indispensable, de vital.
- C'est ça.

Elle rit doucement.

— Vous avez fait fausse route. Vous rêviez. La tête et le cœur n'ont aucune importance.

— Je suis certain que vous avez un cœur. Il se cache, c'est tout. Vous devriez le chercher.

— Inutile! Je suis une sans-cœur. C'est ce qui a toujours fait le désespoir des gens que j'ai côtoyés. C'est une des raisons pour lesquelles je n'ai jamais eu d'amoureux.

— Je crois plutôt que vous avez la tête dure.

Elle rit encore.

— À la vérité, je n'ai pas de tête non plus. Ce n'est pas pour rien que vous m'intéressiez tant. Un homme à deux têtes, je n'avais jamais connu ça. Vous voyez comme le hasard fait bien les choses. Si vous m'aviez croisée dans la rue, vous auriez tout de suite remarqué que je porte une fausse tête de plastique et vous ne m'auriez jamais adressé la parole. Au téléphone, vous avez pu le faire. Finalement, je dois vous dire que je suis bien contente de n'avoir ni cœur ni tête. À vous entendre, ce sont des choses tristes à porter. Bon, c'est le moment. Je vous dis adieu.

— Mais... c'est impossible!

— C'est fini. Maintenant, c'est fini. Attention à vos oreillettes, je vous ferme la ligne au cœur.

Elle raccrocha. Il resta longtemps, l'appareil en main, à ne plus savoir comment s'en débarrasser. Puis, comme un écho venant de l'escalier, il entendit les pas traînants qu'il connaissait bien et les bruits de la clé dans la serrure. Sa mère rentrait de sa longue journée de travail. Elle avait dû passer sur le trottoir, parmi les autres travailleurs de la rue, juste là sous son nez. Ses yeux brouillés ne l'avaient pas vue.

Elle fut surprise de le trouver à la fenêtre.

— Tu vas pas travailler?

Il lui dit qu'il était malade.

— As-tu téléphoné au moins? Faut avertir M. Dubreuil dans ce temps-là.

Il balançait la tête avec humeur. Il se leva péniblement — il avait les jambes ankylosées d'être resté assis trop longtemps — et se rendit à la salle de toilette en grognant. Là, pour ne plus revoir sa tête, il fracassa le miroir de la petite pharmacie. C'est ainsi qu'il se coupa aux deux mains.